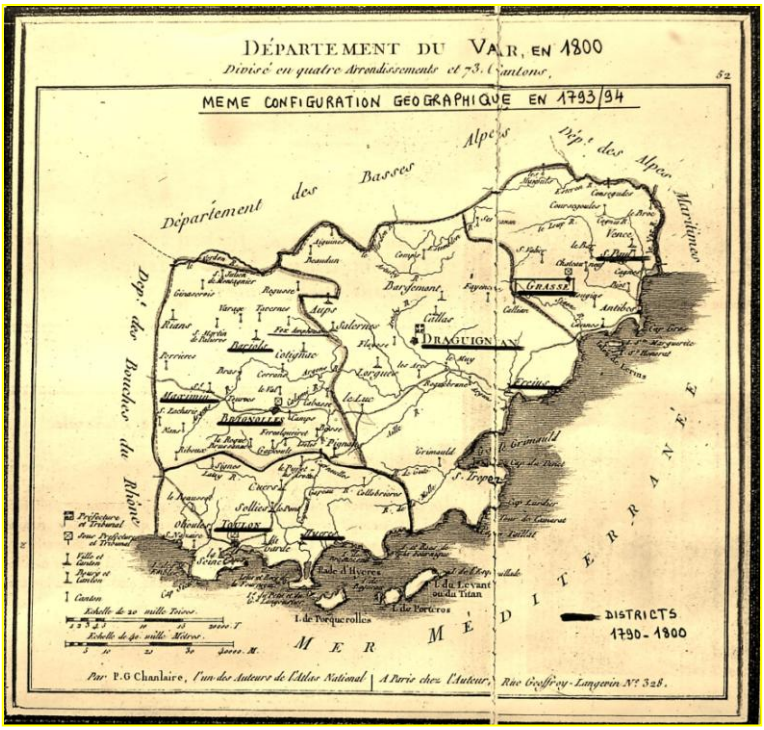
FOLKLORE ET LÉGENDES DE L'EAU DANS LE VAR

Tony MARMOTTANS

Le meilleur tour que nous ait joué le Var, c'est bien de quitter notre département voilà quelque cent cinquante ans pour transporter son lit chez le voisin ! Peut-être s'est-il laissé tenter par un avancement rapide qui le propulsait dans le groupe de tête de nos départements par ordre alphabétique alors qu'il était en queue de peloton, peut-être a-t-il regretté de nous abandonner, il n'en a rien dit à personne...



Le plus étrange est que l'ancien territoire où il coulait garde son nom et que ses habitants, les Varois, continuent sans complexe à se réclamer d'un absent auquel ils ont pardonné l'infidélité. Belle exception géographique qui frise la galéjade et participe à notre folklore. Preuve de cet attachement indéfectible à nos racines hydronymiques, c'est qu'aucun autre nom proposé par des gens de qualité, le Verdon, l'Argens, la Côte d'Azur ou les Îles d'Or n'ait trouvé crédit au point de le débaptiser. Avec ou sans le Var, le Var reste le Var et les restera probablement... Cette affection pour un être cher dont on nous a privé, m'incite à commencer cette causerie sur le folklore et les légendes de l'eau en Pays Varois en vous contant une histoire d'amour inspirée par une source exceptionnelle devenue légendaire elle aussi.

Le mystère des résurgences

Il était autrefois au nord de notre département et toute proche du Verdon dont elle doublait le débit, une des plus importantes sources vauclusiennes de France appelée Fontaine l'Evêque. Elle débitait selon les saisons cinq à dix mille litres d'eau par seconde et drainait toutes les eaux de pluie tombées sur le plan de Canjuers. Elle ne pouvait manquer

d'attirer les convoitises des ingénieurs pour alimenter en eau potable nos grandes villes du Midi et finit en 1974 par être engloutie dans le lac artificiel de Sainte-Croix.

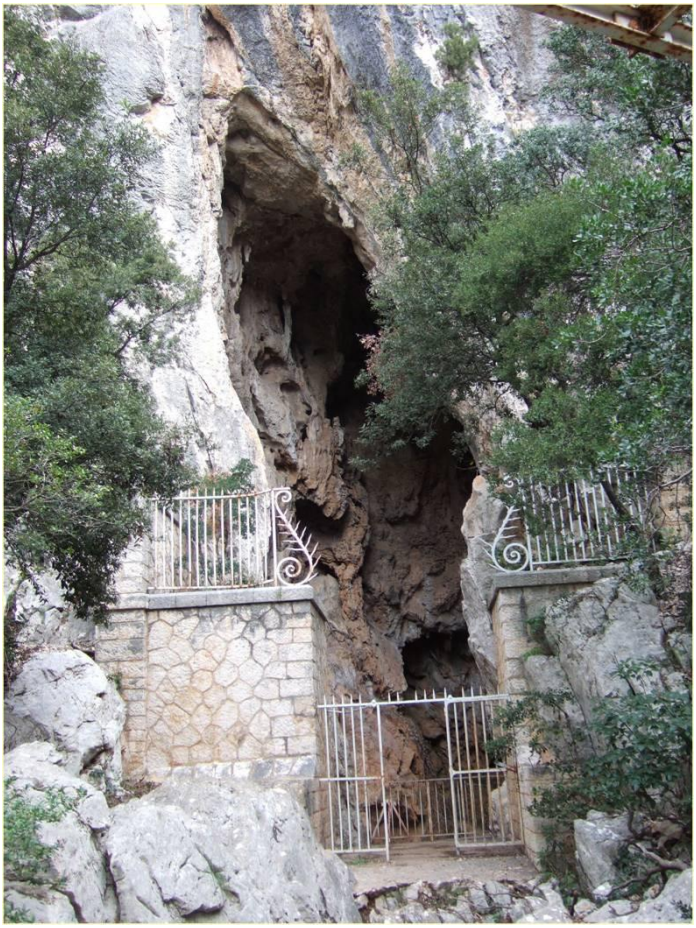
Objet sans doute d'un culte au Néolithique, ce site connut au treizième siècle un monastère de sœurs augustines, puis en 1634, Mgr. d'Attachy, évêque de Riez, y fit construire à grand frais une magnifique résidence d'été, ce qui fit prendre à la source le nom de Fontaine l'Evêque qu'elle devait garder par la suite, avant de devenir un haut lieu touristique du département. Je me souviens l'avoir visitée étant enfant dans les années trente. Sans atteindre la renommée de Fontaine de Vaucluse magnifiée par les amours de Laure et de Pétrarque, elle nous a laissée une charmante histoire d'amour que nous relate en 1989 Bernard Duplessy dans le bel album *Le Var des Collines*.

Un jour, une jeune lavandière lave son linge à la source de Monseigneur l'évêque. Autour d'elle, dans la prairie verdoyante, s'égayent des moutons laissant présumer la présence d'un berger qui se cache et la regarde. L'inconnu décide enfin de se montrer. C'est un beau jeune homme, un pâtre du plan de Canjuers, qui lui déclare sa flamme et se dit prêt à accomplir des prouesses pour mériter son amour. Il doit reconduire son troupeau là haut, à Canjuers, mais il lui promet, si elle revient ici les jours prochains à la même heure de lui faire parvenir une agnelle en gage d'amour et de fidélité.

La jeune lavandière se demande comment une agnelle pourrait trouver seule son chemin jusqu'ici, mais elle accepte la proposition du séduisant berger et vient attendre tous les soirs à la source l'arrivée miraculeuse de l'agnelle. Un jour enfin elle aperçoit une houlette dans les eaux bouillonnantes de la fontaine, puis un chapeau qui surnage. Elle se saisit de ces objets singuliers avant de voir un agnelet qui se débat dans les eaux en implorant son secours. Elle l'attire à elle et le réchauffe dans son sein, quand elle voit soudain une main sortir des eaux écumantes. Elle s'en empare courageusement et tire son bien-aimé berger supporter tout entier hors de l'onde... Il lui dit entre deux hoquets qu'il ne pouvait supporter de la sentir loin de lui, qu'il s'était jeté tout habillé avec son agneau dans la rivière souterraine d'un gouffre de Canjuers qu'il connaissait bien et savait pouvoir les conduire jusqu'à la source de Fontaine l'Evêque ! Ce voyage extraordinaire au fond de la terre parvint sans doute à vaincre les dernières résistances de la lavandière et tout finit par un mariage.

Cette histoire démonstrative des cours d'eau souterrains et des résurgences prouve à tout le moins qu'avant même les recherches hydrologiques de nos spéléologues, les bergers de Canjuers savaient que les eaux de pluie s'infiltraient à travers un dédale de galeries inaccessibles jusqu'à la Fontaine du Verdon.

Une autre légende, moins plaisante, illustre bien ces phénomènes de résurgence considérés jadis comme mystérieux. Sur les pentes du Mont Caume, montagne fortifiée au nord de Toulon, se trouve un aven d'une soixantaine de mètres de profondeur baptisé Le Trou des Fées. La tradition locale rapporte qu'un jour, un berger poursuivant un mouton échappé à sa garde, y serait accidentellement tombé avec sa tête désobéissante. Quelques jours plus tard, à la surprise générale, son corps et celui du mouton auraient été rejetés très loin de là par le Ragas, autre puissante résurgence considérée comme la source de la rivière toulonnaise du Las.



Le gouffre du Ragas. Cliché A. B.

Ainsi, les eaux souterraines ont défié l'imagination de nos ancêtres. Ils y ont puisé des histoires tendres où les bergers et les moutons ont le beau rôle, des histoires surprenantes et des histoires terrifiantes. Près de Comps, dans une clue sauvage et retirée, s'ouvre la grotte des gnomides, étranges créatures qui gardent les trésors souterrains. Le soir de Pentecôte, on peut les entendre appeler les humains à venir les rejoindre dans le dédale des eaux souterraines, en leur promettant des diadèmes d'émeraudes et des brassées de lotus noirs qui ne fleurissent que dans les ténèbres. Certains s'y seraient risqués mais on ne les a plus jamais revus.

Traditions religieuses

Laissons l'eau cheminer sous terre vers son destin pour la retrouver en surface, fraîche et limpide, et rappeler quelques traditions dont elle resta longtemps l'objet dans nos campagnes et nos villes varoises. Nos ancêtres ligures et gallo-romains ont sacralisé l'eau vive en pratiquant le culte des sources et des rivières qu'ils peuplaient de divinités topiques souvent gracieuses. Toutes les religions ont fait de l'eau le symbole de la purification en disposant à la porte des temples des vases d'eau lustrale pour se laver de ses impuretés avant de pénétrer dans le sanctuaire. Le baptême chrétien et l'eau bénite ont transfiguré cette conception de l'eau purificatrice et régénératrice. Nos paysans, nos bergers, nos pêcheurs, nos marins, assistaient avec ferveur à toutes les bénédictions faites pour éviter les calamités ou les dangers qui les menaçaient. Ils s'y prêtent encore volontiers.

L'eau bénite, source de vie spirituelle, gardait en toute circonstance un pouvoir exceptionnel, comme le signe de croix auquel aucune puissance maléfique ne pouvait résister. On utilisait aussi quelquefois pour purifier les mains ou les églises polluées l'eau grégorienne, mélange d'eau, de sel, de vin et de cendres.

Gravure d'après P. Letuaire

Les bénitiers des églises étaient jadis beaucoup plus vénérés qu'ils ne le sont aujourd'hui, parfois même à sec. C'est autour du bénitier que le samedi saint et les jours de grandes fêtes religieuses, les mamans venaient guider les premiers pas de leur progéniture.

À propos de bénitiers, une croyance plutôt plaisante avait cours en Provence, rapportée par un auteur du dix-neuvième siècle et reprise par Claude Seignolle dans son ouvrage sur le folklore en Provence. Lorsque vous entrez dans une église, il est -ou il était- habituel de tremper un doigt dans le bénitier pour se signer et se purifier grâce à cette eau lustrale. Ce faisant, tous vos péchés étaient supposés tomber au fond de la vasque entre les mains du diable j'imagine. Mais en sortant de l'église,

gardez-vous bien de refaire ce geste car, du même coup, vous reprendriez tous vos péchés...
Le désir de se purifier davantage amenait paraît-il, certaines femmes à esquisser comme un vague signe de croix en se touchant d'un doigt trempé dans le bénitier le front, les lèvres, le sein et pudiquement nous dit le chroniqueur « les reins, siège de la concupiscence ».

Gravure d'après P. Letuaire

L'eau puisée aux fontaines bénies le jour du samedi saint, après le retour des cloches, était considérée comme douée de vertus particulièrement bienfaisantes. Au carillon des cloches retrouvées, les gens s'arrêtaient à la première fontaine qu'ils rencontraient en chemin, trempaient une main dans le bassin et se signaient pour se protéger de tout mal. On venait aussi y remplir des seaux et des cruches pour boire cette eau de Pâques qui passait pour guérir les malades, garder en bonne santé ceux qui ne l'étaient pas, protéger les animaux. À Toulon, comme en d'autres villes de Provence, le clergé procédait le jeudi saint à la cérémonie du lavement des pieds de douze vieillards indigents que l'on habillait de neuf et qui bénéficiaient d'une collation.

Gravure d’après P. Letuaire

L'eau lustrale de la Pentecôte avait les mêmes vertus que celle de Pâques, en particulier d'éviter de contracter la gale.

Tradition profanes

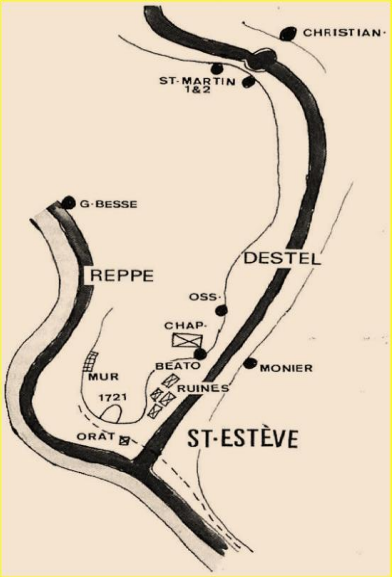
D'autres coutumes, plus profanes, concernent l'eau. Les fêtes de la Saint-Jean, le 24 juin, sont dévolues aux feux de joie, tradition provençale longtemps respectée. On se rappelle moins que c'était aussi la fête de l'eau, sans doute en référence au baptême du Christ par saint Jean le Baptiste, mais peut-être aussi en souvenir de rites païens pratiqués au solstice d'été. À l'aube de la Saint-Jean, les jeunes femmes recueillaient la rosée sur les feuilles pour s'en frotter le visage et garder le teint frais, comme on allait cueillir dans les collines des herbes aromatiques et le millepertuis pour préparer des liniments destinés à guérir les brûlures et bien d'autres affections.

La Saint-Jean s'accompagnait de traditions ludiques qui persistèrent longtemps. Les jeunes gens s’aspergeaient de seaux d'eau aux fontaines et n'épargnaient pas les passants. Le soir, à Draguignan ou à Toulon, on jetait des brocs d'eau depuis les fenêtres sur ces mêmes passants qui revenaient des feux de joie, dans l'hilarité générale. Cet amusement dégénéra de telle sorte qu'il fut interdit. On dut se contenter de quelques jets d'eau parfumée… Au bord du littoral, les jeunes gens se jetaient à la mer et s'éclaboussaient en souvenir du baptême du Christ dans le Jourdain.

Une tradition plus édifiante est rapportée par Bérenger-Féraud dans ses ouvrages. Quand une jeune épousée quittait la maison familiale le jour de ses noces pour se rendre à l'église, son père lui offrait un verre d'eau dans lequel était plongée une pièce d'or ou d'argent. Eau et pièce voulaient symboliser tous les soins que la jeune fille avait reçus de ses parents. Elle buvait l'eau, prenait la pièce et se devait d'éclater en sanglots pour montrer combien elle regrettait son départ. Signalons que se marier sous la pluie était un heureux présage, peut-être en dédommagement des ennuis dont avait souffert la cérémonie.

Médecine populaire

Nous dirons quelque mots du rôle de l'eau dans la médecine populaire, sans insister sur les quantités de tisanes et de décoctions de plantes guérisseuses que nos ancêtres ingurgitaient pour se soigner ou se mieux porter. La balnéothérapie est vieille comme le monde et si jadis on ne se baignait pas forcément pour se laver, on le faisait plus volontiers pour se guérir de certaines maladies, nerveuses ou dermatologiques en particulier. Les bains aux vertus apaisantes et désinfectantes se prenaient en baquets, en rivière ou à la mer. C'était au Moyen-âge le seul traitement proposé aux lépreux que l'on baignait dans des eaux courantes.



À Saint-Estève, dans les gorges d'Ollioules au confluent de la Reppe et du Destel, au lieu archéologique, les Templiers auraient aménagé un hospice pour baigner les lépreux, hôpital visité, dit-on, par Saint-Louis de retour de croisade, ce qui paraît peu vraisemblable. On peut préciser que ce lieu stratégique a toujours servi de barrière sanitaire durant les grandes épidémies et que la présence abondante d'eau n'y était pas étrangère.

À la limite des communes de Toulon et de La Valette, une infirmerie pour les malades contagieux fut installée au quatorzième siècle près d'une source baptisée *fons infirmorum*, devenue par altération Font des Enfers. L'évêché de Toulon et du Var réside aujourd'hui sur cet emplacement toujours ainsi nommé.

Venons-en à des pratiques qui n'ont peut-être pas tout à fait disparu, sans que les intéressés s'en vantent... C'est à l'aide d'un verre d'eau ou d'un toupin que les guérisseurs, les guérisseuses ou « ceux qui ont le don » levaient le soleil aux malades atteints d'insolation, souvent des enfants. Le mode opératoire variait avec le praticien et s'accompagnait de prières ou d'incantations tenues secrètes qui finalement faisait la réputation de l'officiant. Certains versaient carrément le contenu du verre sur la tête brûlante du patient, elle entraînait le mal avec elle. D'autres fermaient le verre par un morceau de toile avant de le renverser. Si de fines bulles montaient dans le verre, c'était gagné. A distance, on faisait bouillir de l'eau dans un toupin en y ajoutant trois grains de gros sel. On le renversait dans une assiette en le posant dessus-dessous. Si l'eau répandue remontait dans le toupin, le malade était guéri. Sinon il fallait recommencer l'opération avec un regain de prières s'adressant en principe au saint patron du malade.

Quittons le soleil pour la lune. Il existait jadis une médication qu'auraient aimée nos caisses de Sécurité Sociale : l'eau de lune. Les nuits de pleine lune, on posait un verre d'eau sur le rebord de sa fenêtre de façon qu'il reste exposé toute la nuit aux rayons bienfaisants de l'astre. Le matin, on buvait cette eau de lune pour bien se porter. Je passe les clous mis à rouiller dans une bouteille d'eau pour lutter contre l'anémie, déjà de la médecine empirique.

Cuisine traditionnelle

Dessin de P. Letuaire

Nous parlerons maintenant cuisine en nous intéressant à deux plats traditionnels où l'eau bouillante joue le rôle principal. Les petites gens des villes du Midi, pas assez riches pour s'en payer d'autres, ont inventé une soupe à bon marché qui s'appelait *aigo boulido*. La recette n'est pas compliquée : vous faites bouillir de l'eau dans une casserole en y jetant quelques gousses d'ail, un brin de sauge et une cuillerée d'huile d'olive. Vous laissez tiédir pour y tremper des morceaux de pain rassis ou de vieux croûtons. Un malicieux dicton provençal nous dit : *aigo boulido* sauve la vie, au bout d'un temps, tue les gens...

Des paysannes proposaient jadis sur les marchés de Provence des limaçons bouillis avec un brin de fenouil. *A l'aigo soun lei limaçouns*, un cri de rues ayant le mérite d'être bien sonnant ! Les escargots aiment-ils la pluie ? Ce n'est pas sûr... Ils ne sortiraient de leurs cachettes que par crainte de se noyer ! Les escargots prévoient-ils la pluie ? On ne le sait pas, mais ceci nous amène à parler de météorologie populaire.

Météorologie populaire

Elle garde toute sa valeur, car elle résulte d'observations accumulées au fils de siècles et transmises de bouche à oreille. C'est ce que souligne bien Claude Seignolle dans son ouvrage de référence sur le folklore en Provence. Les paysans prédisaient la pluie en observant la forme et la direction des nuages dans le ciel. Les nuages en forme de pain allongé étaient pour eux annonciateurs de pluie. Bien entendu, toutes les prévisions météorologiques varient avec chaque localité, en tenant compte de son environnement montagneux, sa proximité maritime ou l'existence d'un microclimat. Quand telle ou telle montagne met son *capèu* ou son *mantèu*, c'est qu'il va pleuvoir s'il ne pleut déjà. C'est le cas de Sicié, du Coudon, de la Sainte-Baume, de la Loube ou du Candelon.

D'autres signes avant-coureurs de la pluie ne sont pas sans intérêt, même s'ils ne s'expliquent pas. Ainsi quand la lune est rousse, quand elle boit, quand les poules se roulent dans la poussière, quand les fourmis se rassemblent autour de la fourmilière, quand les hirondelles volent bas, quand les crapauds sont de sortie, quand les chats se passent la patte derrière l'oreille. On étudiait très soigneusement les arcs -en-ciel et l'on en déduisait, suivant leur implantation en zone sèche ou humide, des prévisions météorologiques ou des indications sur les récoltes.

Les dictons provençaux concernant la pluie selon le calendrier des saisons, se révèlent souvent exacts et ne sont pas dénués d'humour, une forme de sagesse ! Ainsi les pluies d'avril sont bénéfiques pour la terre, mais souvent insuffisantes. Avril a trente jours, dit le proverbe, mais s'il pleuvait trente-et-un jours, cela ne ferait de mal à personne, *farié maou en degun*... Le jour de la Saint-Médard, le 8 juin, coïncide avec une période particulièrement pluvieuse de l'année. C'est ainsi que ce malheureux évêque qui vivait en l'an 500 et n'aimait pas spécialement la pluie est devenu son patron officiel sans le vouloir. Quand il pleut à la Saint-Médard, dit-on, c'est pour quarante jours. Plus malicieux cet autre proverbe : quand il pleut pour Saint-Médard, de la récolte il manque un quart, quand il ne pleut pas, il en manque la moitié.

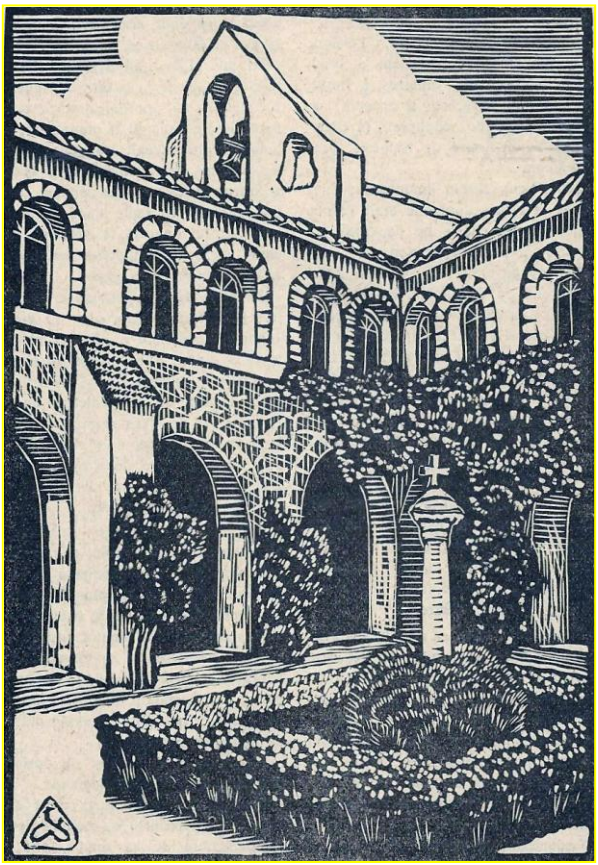
Certaines fêtes de saints s'accompagnent fréquemment d'averses, comme la Sainte-Marie-Madeleine le 22 juillet ou la Saint-Michel le 29 septembre. Les pluies de la Saint-Michel, assure le proverbe, ne sont jamais restées au ciel. D'autres jours de l'année servent de baromètre. La Chandeleur, le 2 février est une date importante à retenir dans les prévisions météorologiques à moyen terme. On y retrouverait, paraît-il, le mythe ancien de l'ours ou du loup. Ce jour là, d'après le dicton, le loup (ou l'ours) sort de sa tanière, se lèche trois fois la patte et examine le ciel. S'il fait beau, il rentre dans son abri, sachant que quarante jours de pluie ou de neige l'attendent encore. S'il fait maussade, il peut s'en aller, le beau temps ne tardera pas. L'observation attentive du ciel, les douze jours qui précèdent Noël, du 13 au 24 décembre, permettait aux *coumtiers* (ainsi les appelait-on) de prévoir le temps qu'il fera les douze mois de l'année à venir, un jour pour chaque mois. Mais un dicton affirmait : si vous voulez devenir menteur, faites-vous d'abord *coumtié*.

Sècheresse et processions

La sécheresse a toujours été une calamité dans notre pays varois par trop ensoleillé, en dépit des fontaines, des puits, des citernes, des norias qui agrémentent nos paysages. Quand la pluie nous abandonnait, quand les sources et les cours d'eau se tarissaient, quand les cultures périclitaient et les moulins s'arrêtaient de tourner, quand bêtes et gens criaient leur soif, on allait demander au ciel lui-même de nous donner la pluie, par l'intercession de la Sainte Vierge ou d'un saint dans lequel on mettait sa confiance. On sonnait les cloches à toute volée comme un appel au secours, on récitait des chapelets dans les églises, on s'imposait des pénitences, interdiction de danser, de jouer aux cartes, aux dés ou aux quilles.

Le moyen le plus sûr et le plus utilisé restait les processions et les pèlerinages à de grands sanctuaires de notre région voués à Notre-Dame, et ils ne manquent pas, ou à des chapelles votives perchées sur les hauteurs. On implorait soit l'aide de saints reconnus ayant déjà fait leurs preuves, soit l'intervention de saints locaux plus ou moins légendaires. Peu importe le saint, tous faisaient l'affaire... De mauvais esprits (il y en a) ont pu s'étonner de voir les habitants de Vins s'adresser à saint Vincent pour avoir de l'eau, plutôt patron des vignerons que des fontainiers ! Ou bien saint Aygulf, réformateur de Lérins, que l'on invoquait paraît-il avec succès pour obtenir la pluie, par le seul fait que son nom provençalisé était devenu Aigou ou Eygous, un nom prédestiné.

La plupart de nos villages figurent sur la liste chronologique des processions pour la pluie dressée par l'archiviste Louis Honoré dans un numéro du Var Historique et Géographique de 1938, depuis celle des Barjolais en 1497. Mais les grandes villes, Brignoles, Draguignan, Fréjus ou Toulon n'en sont pas exemptes et s'en remettaient elles aussi à la Providence quand l'eau manquait aux fontaines. Les archives toulonnaises en gardent le souvenir en 1549 et 1639.



Le cloître de Sainte-Roseline. Bois gravé. André Filippi

Quand une pluie abondante venait couronner le pèlerinage, les communautés offraient volontiers en reconnaissance des ex-voto commémoratifs, comme celui de la chapelle Sainte-Roseline offert en 1817 par trois mille Lorguais venus demander l'intercession de la sainte pour mettre fin à la sécheresse. Quelquefois un pèlerinage miraculeux devenait une institution durable à la date anniversaire.

Souvent, paraît-il, l'effet de ces processions était immédiat... Il n'était pas rare d'en revenir trempé, si bien qu'on emportait un parapluie au cas où. L'abbé Touze, dans un charmant opuscule consacré à l'histoire de Notre-Dame de Consolation à Hyères, nous donne de précieuses informations sur la pratique de ces processions pour la pluie. Il relate en détail celles de 1716, 1768, 1818 et 1868. Les pèlerins, hommes, femmes, enfants, jeunes gens et jeunes filles tête et pieds nus, prêtres, pénitents, magistrats municipaux, allaient solennellement quérir la statue de la Madone dans son ermitage, la descendaient à Hyères dans l'église Saint-Louis où elle était l'objet de dévotions et d'offrandes, avant qu'elle ne reprenne sa place quand la pluie s'était mise à tomber. Au dix-neuvième siècle, tous les pèlerins répondaient en chœur aux litanies de la pluie : *Moun Diou, manda-nous d'aigo, que n'en aven ben besoun* ! Le bon abgé Touze en 1927 regrettait que l'on abandonne cette pratique religieuse efficace, car si Dieu nous prive d'eau pour nous punir, il sait aussi nous la

rendre en son immense bonté...

Les saints que l'on implorait pour avoir la pluie se faisaient quelque fois tirer l'oreille... En ce cas, les fidèles déçus et impatients de certains villages n'hésitaient pas à les punir. À Tourves, si les prières à saint Probace en haut de sa chapelle restaient sans effet, on descendait sa statue trois fois dans la rivière, comme pour mieux lui faire comprendre ce que l'on attendait de lui... Au Beausset, c'était saint Eutrope que l'on invoquait. S'il restait sourd aux prières, on renversait un seau d'eau sur son buste et on le tournait nez au mur tant qu'il ne pleuvait pas. D'aucuns disent même qu'on le fouettait, mais c'était au temps des châtiments corporels !

Les pèlerinages pour obtenir la pluie nous paraissent aujourd'hui bien aléatoires. D'autres tentatives ne le semblent pas moins à première vue. En 1930, l'ingénieur belge en renom André Knapen construisit à Trans un « puits aérien » expérimental. Il s'agissait de récupérer la vapeur d'eau contenue dans l'atmosphère d'une enceinte cylindrique bétonnée et fermée de douze mètres de diamètre et haute d'autant, chauffée dans la journée par les rayons solaires et qui se condensait à la fraîcheur de la nuit. Personne n'a su tellement si son inventeur recueillait de l'eau, mais sa construction reste encore une curiosité de la ville de Trans où ce brave ingénieur ne comptait que des amis.

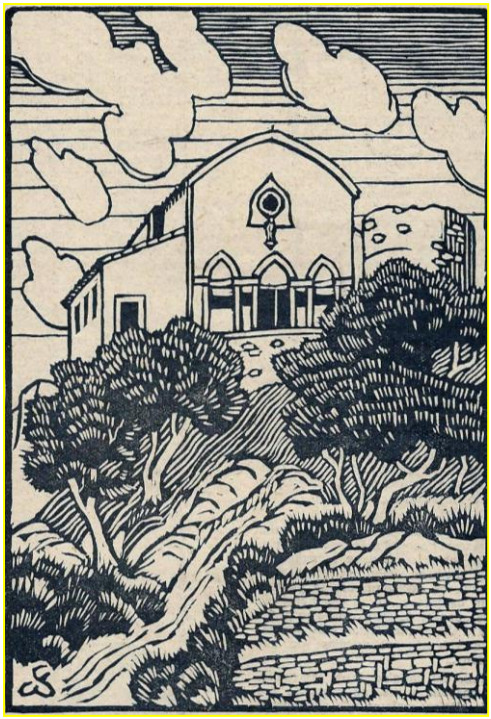
Orage et grêle

La pluie, quand elle tombe fine et drue, c'est bon pour les récoltes. Quand elle tombe fine, assure un diction, aucune goutte n'est perdue. Il arrive même qu'il pleuve alors qu'il fait soleil, en ce cas on dit bizarrement que le diable bat sa femme. Mais quand la pluie s'emballe, persiste, devient orage ou grêle, c'est une autre affaire... On s'adresse encore une fois à la Vierge ou à des saints spécialisés pour éviter les grêlons dévastateurs ou les méfaits de la foudre. Si le tonnerre (le tambour des limaces comme on l'appelait à Toulon) est considéré comme un avertissement du Bon Dieu, l'éclair est l'œuvre du diable. Quand l'orage grondait et que de gros nuages noirs montaient à l'horizon, on sonnait le tocsin pour inviter les paysans à se mettre à l'abri et, peut-être, intimider le ciel menaçant. Dans les fermes, les femmes allumaient le cierge de cire verte acheté à cet effet à la Chandeleur. On jetait dans l'âtre quelques grains de blé de la Sainte-Barbe, on récitait des prières adressées à cette sainte protectrice, patronne des artilleurs et des artificiers.

Certains prêtres avaient le pouvoir de conjurer les orages et la grêle par des prières, de donner l'ordre à l'orage de porter ailleurs ses méfaits et même utilisaient la manière forte en lançant un de leurs souliers dans la tourmente pour l'effrayer... Des sorciers ou de vieilles personnes expertes en « esconjuration » pratiquaient aussi ces opérations anti grêle. Toutefois, ces interventions manquaient de charité, puisqu'elles détournaient l'orage chez le voisin ! Une légende racontée par Louis Henseling dans ses Zigzags dans le Var illustre bien ce dilemme.

Les habitants de Saint-Paul-en-Forêt, à quelques huit kilomètres de Fayence avaient l'habitude de détourner la grêle de leurs cultures par l'intercession de leur patron saint Paul. Mais celle-ci se déversait sur le territoire de Fayence. Les Fayençois excédés décidèrent d'aller enlever la statue miraculeuse du saint et de la transporter chez eux. De solides gaillards armés de gourdins marchèrent sur Saint-Paul et s'emparèrent facilement par surprise de la statue convoitée. Mais au retour, un terrible orage s'abattit sur eux et un ruisseau en crue leur barra la route. Saint Paul manifestait ainsi sa volonté de rester dans sa chapelle et les Fayençois apeurés retournèrent mettre en place la statue dérobée.

D'après une autre version, cette statue avait le pouvoir de faire tomber la pluie. Les gens de Fayence, en proie à la sécheresse, allèrent la subtiliser à leur profit, mais en chemin un terrible orage leur fit rebrousser chemin dans la contrition générale. Toutefois en récompense, saint Paul leur accorda la pluie



On pourrait citer, dans ce même esprit, les conséquences heureuses de violents orages. C'est ainsi qu'en 1625 la foudre épargna miraculeusement au sommet du cap de Sicié, deux gardiens de la tour de guet installée en ce lieu pour surveiller la mer et la venue d'indésirables visiteurs. Les habitants de Six-Fours décidèrent d'y planter une croix en gage de reconnaissance. Mais en creusant le sol on trouva une telle quantité de chaux qu'on en déduisit la volonté divine d'édifier une chapelle à cette endroit. Telle serait l'origine de Notre-Dame-du-Mai.

Notre-Dame du Mai. Bois gravé. André Filippi

Autre exemple, la statue de Notre-Dame-d'en-Haut à Rougiers, disparue pendant la Révolution avant d'être retrouvée par des chasseurs qui, pris sous un orage, entendirent une voix leur conseillant de se réfugier dans une grotte voisine où ils découvrirent la statue cachée.

Inondations et crues soudaines

Il semble que l'on était mieux outillé dans le temps, si je puis me permettre cette expression, pour obtenir la pluie que pour l'arrêter quand elle deveait désastreuse. Que faire, en effet, contre ces grandes inondations qui dévastaient périodiquement des lieux comme Draguigan, Fréjus ou la plaine de La Garde près de Toulon, et les crues soudaine de nos rivières en furie, comme celle du Gapeau en 1651 qui fit 44 victimes à Belgentier ? Ces crues torrentielles de rivières jusque là paisibles étaient souvent attribuées, dans l'imaginaire populaire, au manquement de certains riverains à leurs devoir s religieux ou d'hospitalité. Raison de plus pour calmer la colère divine et demander pardon de ses fautes par de ferventes processions.

Plus amusante, cette histoire toujours contée par Louis Henseling. Un jour, des Fayençois (encore eux) qui portaient sur leurs épaules une Sainte-Vierge processionnaire, s'arrêtèrent au bord d'un ruisseau pour calmer leur soif. Ils vidèrent force bouteilles et, comme il faisait chaud, s'endormirent béatement. Réveillés en sursaut par la montée soudaine des eaux du ruisseau qui venaient les baigner, ils aperçurent avec stupeur la statue de la Vierge laissée à l'abandon emportée par le flot... Ils se mirent à courir derrière et, par bonheur ou par la grâce de la Bonne Mère qui leur avait joué ce tour, ils la retrouvèrent dans des branchages !

Les sources

Le cycle de l'eau est simple comme bonjour ! Evaporée des mers, accumulée dans les nuages, elle retombe à terre sous forme de pluie ou de neige, s'infiltre pour alimenter sources, ruisseaux et rivières qui la ramènent à la mer pour toujours recommencer. Mais au passage tous les êtres vivants en profitent. Ce périple naturel nous amène à parler maintenant du folklore des sources et des croyances populaires qui s'y rattachent.

Certaines sources appartiennent au domaine du merveilleux et vous ne les trouverez nulle part... Des fées bienfaisantes remplacèrent les nymphes et les naïades qui les fréquentaient jadis. Il en fut ainsi de la fée Estérelle qui donna son nom au massif, à moins que ce ne soit l'inverse.

Les habitants lui portaient des offrandes, elle leur donnait en échange des breuvages magiques qui rendaient fécondes les femmes stériles. Les légendes concernant la Pierre de la Fée à Draguignan font état d'une source voisine de son emplacement, près de laquelle se réunissaient les fées et les génies constructeurs du dolmen. Dans un même esprit mythique, de nombreuses fontaines sont attribuées à la reine Jeanne qui ne fréquenta guère notre région, mais dont nos ancêtres restèrent longtemps amoureux...

Toutes les implantations humaines durables, stations préhistoriques, villages ou villes ont été conditionnés par la proximité d'une source ou d'un cours d'eau. Nos ancêtres ligures, puis gallo-romains leur vouèrent des cultes particuliers. Un bon exemple, entre histoire et légende, est celui de la source Telo, divinité ligure, au pied du Faron, montagne tutélaire de Toulon. Les Romains la captèrent pour amener l'eau jusqu'au port qu'ils fondèrent et lui donnèrent son nom associé à celui du dieu Mars. Ainsi naquit Telo Martius qui deviendra Toulon. En témoignent les nombreuses pièces de monnaie jetées en offrande dans le bassin intérieur de cette bienfaisante source pérenne. Les chrétiens, pour ne pas être en reste, édifièrent une chapelle en ce lieu et la rebaptisèrent Saint-Antoine, nom qu'elle porte encore. Pendant des siècles, les syndics et consuls de Toulon sont venus, le jour de leur élection, lui apporter la reconnaissance de la ville, hommage suivi d'un grand banquet où l'on ne buvait pas que de l'eau !

Les noms étranges de nos rivières varoises, l'Artuby, la Nartuby, l'Argens, l'Issole ou le Carami ont intrigué les toponymistes. Certains dérivent manifestement du radical hydronymique pré indo-européen AR, à commencer par le Var lui même et tel qu'on le retrouve dans de multiples noms de fleuves en France et en Europe. Seul le Carami, tout proche de La Celle, a bénéficié de légendes concernant l'origine de son nom et mettant à profit le jeu de mots facile *cara mia*. Un mémoire sur les légendes du pays brignolais édité en 1994 par les Amis du Vieux Brignoles nous en rappelle deux, celle du preux chevalier tirant de la rivière par ses tresses blondes sa tendre amie imprudente, sa *car mia* entraînée par le courant, et celle infirmée par Raynouard dès 1829 de ce marchand italien appelant désespérément sa femme emportée par une crue du fleuve, *cara mia*, *car mia*... Henseling y ajoute une note facétieuse. Comme on demandait à ce malheureux marchand pourquoi il s'obstinait à chercher sa femme en remontant la berge de la rivière, il aurait répondu « elle était si contrariante ! ».

Plus sérieusement et pour rendre hommage à leur environnement naturel, certaines localités varoises ont ajouté à leur nom celui du fleuve qui les traverse, pour les distinguer de lieux homonymes. Citons Besse-sur-Issole, Montfort-sur-Argens, Comps-sur-Artuby, Vins-sur-Caramy, ou encore Camps-la-Source, Seillans-la-Cascade et même tout simplement Le Revest-Les-Eaux.

Plusieurs sources de notre département sont considérées comme miraculeuses et ont donné lieu à des pèlerinages. Je vous en propose trois, en commençant par celle de la Sainte-Baume. Cette source se trouve à l'intérieur de la grotte. Elle est en partie alimentée par les gouttes d'eau qui tombent en permanence des voûtes, sauf sur un petit tertre rocheux appelé le rocher de la Sainte Pénitence où Marie-Madeleine priait et dormait, et où se trouve maintenant une belle statue provenant du mausolée du comte de Valbelle à la chartreuse de Montrieux. Elle remplaça en 1822 une plus ancienne datant de 1663 et brisée à la Révolution.

L'eau de cette source avait le pouvoir de guérir les maladies des yeux, probablement en mémoire des larmes abondantes que la pécheresse repentie versa en ces lieux. Elle était indiquée aussi pour accroître la chevelure en souvenir de la magnifique toison dorée dont s'enveloppait la pénitente pour pallier à ses vêtements en lambeaux et, de façon plus discutable, pour rendre les jeunes filles désirables, comme l'avait été la sainte au temps de sa splendeur.

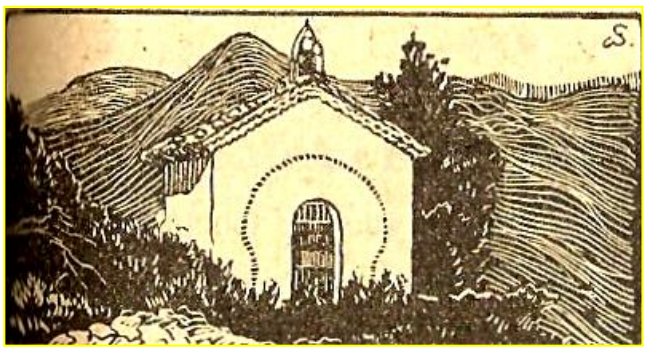
La légende de ses jolies mains (*lei belli manetto*) inspirée par cette source connaît plusieurs versions, comme toutes les légendes. J'emprunte aux *Férigoulettes* d'Alexandre Paul, publiées en 1921, l'essentiel de sa version écrite d'après un vieux cantique provençal. Marie-Madeleine vivait recluse dans sa grotte depuis plus de vingt-cinq années quand lui vint le désir d'avoir un peu d'eau pour se laver, n'ayant pour boire que l'eau puisée dans le creux des rochers. Jésus lui accorda cette faveur et fit jaillir en contrebas de sa couche rocheuse une source limpide et rafraîchissante. Toute heureuse, la Madeleine put enfin laver ses mains rugueuses, crevassées par le froid, brûlées par le soleil, et prit quelque plaisir à retrouver ses doigts fins, propres et délicats d'antan. « Mes pauvres mains si jolies, ne put-elle s'empêcher de dire, qui vous a vues et vous voit maintenant ! » Ces paroles déplurent au Divin Maître qui lui reprocha de retomber dans le pêché. Il prolongea de sept ans sa réclusion pour la rémission de larmes puisque la croyance populaire affirme qu'elles donnèrent naissance à l'Huveaune, à l'Issole et au Carami !

Au mois de juin 1660, peu après le pèlerinage de Louis XIV et d'Anne d'Autriche à Notre-Dame des Grâces, un berger de Cotignac nommé Gaspard Ricard se lamente de voir ses bêtes crever de soif et de chaleur sur les pentes du Bessillon Brûlées par la sécheresse. Alors il voit venir à lui un vieillard qui lui dit : je m'appelle Joseph, soulève cette grosse pierre, il y a dessous une source rafraîchissante ! Le berger déplace sans effort le rocher et voit jaillir une source abondante. Il se penche pour se désaltérer et quand il se relève, le vieillard avait disparu...

Ce qui reste surprenant en cette histoire qui n'a guère que 250 ans d'âge, c'est de voir s'y mêler légende et réalité. Les archives du conseil de ville de Cotignac consignent l'événement sans trop s'étendre sur la mystérieuse naissance de la source, plutôt préoccupé semble-t-il de la manière dont on pourrait gérer ses retombées financières et leur attribution. Le berger qui la découvrit reçut en récompense un bel habit aux frais de la communauté, digne de son aventure.

Est-il possible qu'il ait découvert la résurgence récente d'un réseau souterrain d'origine karstique ? Miraculeuse ou pas, cette source et son histoire offrent un intérêt religieux certain dans notre paysage, car elle ne se trouve qu'à trois kilomètres du sanctuaire de Notre-Dame des Grâces ou la Vierge était apparue à un autre berger en 1519. Le culte de Saint Joseph, personnage ambigu de la liturgie et longtemps oublié, est d'origine tardive, sauf peut-être dans nos crèches traditionnelles. Cette première invocation varoise en 1663, date de la construction de la chapelle est une première, chez nous comme en France. Autre conséquence, amusante cette fois, les pèlerins allaient volontiers de l'un à l'autre des deux sanctuaires du Bessillon pour visiter, disaient-ils, les chapelles de l'époux et de l'épouse.

La source de Saint-Pierre-en-Demuéyès, dans la commune de Châteauvieux, aux confins nord-est de notre département, est tout proche d'une tombe gallo-romaine anthropomorphe que la croyance populaire considérait, Dieu sait pourquoi, comme celle de saint Pierre le Galiléen.



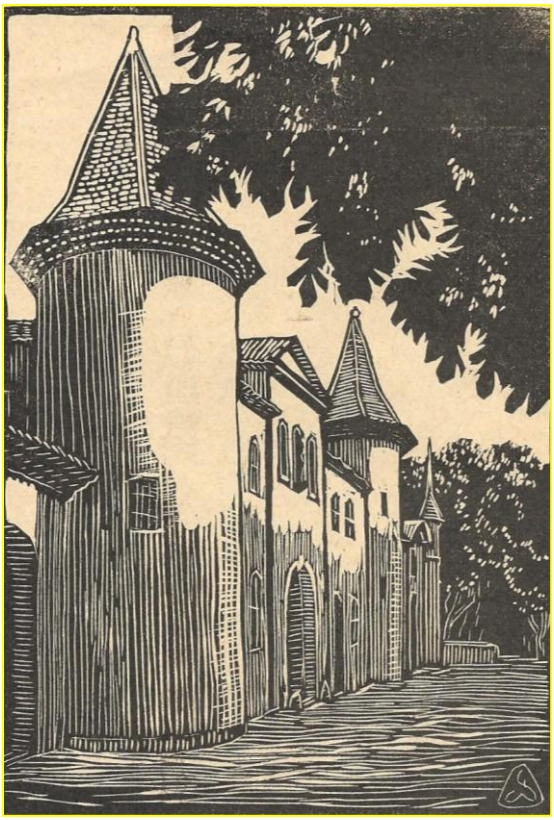
Saint-Pierre-en-Demuyès. Bois gravé. André Filippi

Les malades venaient s'y laver et laissaient en dépôt dans la tombe, sous une pierre, des bandages et des pansements. Un pèlerinage s'y pratiquait le 29 juin, jour de la fête du saint.

Bassins et fontaines

Certaines sources, souvent dans un cadre enchanteur, avaient des vertus magiques pour les jeunes filles qui s'y rendaient avec l'élu de leur cœur. Lui faire boire un peu d'eau dans le creux de la main et s'il vous rendait la pareille passait pour un gage de prochaines fiançailles. Telle était par exemple l'eau de la Bonnefons d'Ollioules, mais il y avait bien d'autres bonnefons sur notre territoire.

Des jeunes filles en mal d'amour, impatientes de savoir si elles se marieraient bientôt, allaient jeter des épingles dans des bassins réputés pour dire la vérité. Si les épingles se disposaient en forme de croix au fond du bassin, c'était pour bientôt, sinon il faudrait attendre... Ailleurs, on confiait des épingles à un filet d'eau. Si elles restaient en surface, entraînées par le courant, c'était bon signe. Si elles coulaient, c'était perdu... Certaines tricheuses, paraît-il, enduisaient les épingles de graisse pour qu'elles flottent !



La Chartreuse de Montrieux. Bois gravé. André Filippi

Une aimable superstition survit à la chartreuse de Montrieux, dont le nom tient, je vous le rappelle, aux nombreux ruisseaux (rious ou rieux) qui serpentent en ce lieu. Les jeunes filles qui s'y rendent observent encore la coutume ancestrale de jeter une feuille de chêne dans le grand bassin de l'abbaye et dans lequel coule une eau claire et limpide. Si la feuille parcourt librement le bassin et passe dans son exutoire inférieur, la jeune fille peut espérer un prochain mariage. Si la feuille tourne en rond dans le bassin ou s'immobilise, elle devra patienter sept ans dit-on, ce qui décourage plus d'une de se prêter au jeu quand on l'en informe.

Curieuse prévision d'un mariage heureux cette tradition qui s'attache à la fontaine du domaine de Baudouvin à La Valette et qui paraît fort ancienne. Elle s'orne d'une statue colossale de Samson terrassant un lion dont la gueule laisse couler dans un bassin circulaire l'eau provenant

d'une source à haut débit. Les jeunes mariés viennent en boire une gorgée pour avoir la vigueur nécessaire à leur nuit de noces... Coïncidence ou conséquence, le domaine sert aujourd'hui de mairie d'honneur où l'on célèbre les mariages de la commune.

Le culte primitif des sources, dont nous ignorons les rites, avait assez souvent pour objet la fécondité de nos lointaines ancêtres. Ces croyances venues du font des âges ont parfois bravé les siècles. Tel serait le cas, d'après Bérenger-Féraud, de la source brignolaise de San-Sumian et de l'effigie, plus idole que statue, que venaient toucher ou embrasser les jeunes femmes pour s'assurer d'une union heureuse et féconde.

Qu'en est-il des fontaines ? Nos villes et nos villages varois en comptent un grand nombre, certaines magnifiques, en particulier sur les places où elles représentaient jadis des lieux de rassemblement et de convivialité, à l'ombre des platanes ou des ormes. Les femmes y venaient remplir leurs cruches d'eau potable et en profitaient pou tailler un brin de causette. Les jeunes filles y venaient dans l'espoir d'attirer l'attention des garçons et de lier connaissance d'autant qu'à la saison chaude, le faible débit des fontaines prolongeait le temps de remplir sa cruche. Le proverbe tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se brise, ne semble pas en Provence concerner le devenir fragile des cruches, mais bien plutôt le risque encouru par les jeunes filles à bavarder avec de futurs soupirants ou séducteurs, la vertu restant elle aussi fragile. En somme, des deux, la cruche n'est pas celle à qui l'on pense ! Beaumarchais avait modifié l'adage de la maxime pour en taire tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin elle s'emplit...

Chaque village possédait aussi son lavoir, près d'une fontaine, d'une source ou d'un canal, autre lieu privilégié de sociabilité féminine. Celui très fréquenté d'un petit hameau de pêcheurs sur la côte borméenne, promis à un bel avenir touristique, a donné son nom au Lavandou.

Eaux et maléfices

Revers de la médaille, il existe aussi dans notre pays varois quelques sources chargées de maléfices qu'il vaut mieux éviter. Ainsi, près de Trans , les eaux naissantes de la Foux, d'apparence faussement limpides, étaient corrompues d'après la légende, par de mauvais génies. Elles

étaient en réalité chargées d'alun, ce qui les rendait impropres à la consommation. En revanche, les truites se plaisaient dans ses bassins, les bestiaux aimaient s'y abreuver, l'arrosage de ses eaux convenait aux légumes, sauf dit-on, aux haricots blancs.

Si les cours d'eau et les sources jouissaient le plus souvent d'une bonne réputation, des personnes mal intentionnées n'hésitaient pas à les peupler de dracs, d'ondins, ou d'ondines acharnés à notre perte et sachant prendre les apparences les plus trompeuses pour nous séduire. Bérenger-Féraud nous rappelle en particulier la méfiance des mères de famille et des épouses à l'encontre des lavandières qu'on imagine penchées sur l'eau, le corsage entrouvert et maniant allègrement le battoir... Attention aux fausses lavandières, surtout celles jeunes, dévêtues et aguicheuses, qui sont des esprits du mal incarnés pour séduire les jeunes gens et mieux les dévorer par la suite . Peut-être au sens propre comme au figuré ! Plus prosaïquement appelées dans nos villes les bugadières, il existait tout un savoureux folklore de ces professionnelles de la lessive, un métier exclusivement féminin.

Les lacs

Les lacs de notre département gardent une certaine part de mystère bien entretenu par nos légendes populaires. Ainsi, le long de la route menant de Garéoult à La Roquebrussane, se trouvent à peu de distance l'un de l'autre, deux lacs ayant de tout temps attiré la curiosité des habitants, des voyageurs et plus tard des avants. Il s'agit du Grand et du Petit Laoutiens, ce dernier plus ou fangeux. Leur nom, orthographie de multiples façons devient moins étrange en le reportant simplement au toponyme laou qui signifie lac en langue provençale.

Le Grand Laoutien est une curiosité naturelle assez impressionnante au fond d'un puits abrupt d'une quarantaine de mètres de profondeur et de cent cinquante de diamètre qui lui donne une apparence cratériforme. La profondeur de l'eau, variable avec les pluies, est d'environ vingt-cinq mètres. Ce lac semble constituer avec son voisin une sorte de vase communiquant. Deux brèches permettent d'accéder au niveau de l'eau.

Cet aspect cratériforme lui a fait longtemps donner dans l'esprit des habitants une origine volcanique alors qu'il est dû à un effondrement karstique. Qui dit volcan, même éteint, dit risque de réveil qui troublait ses riverains. Aussi pour l'exorciser et conjurer le sort, une procession se rendait sur les lieux le deuxième dimanche de mai. Le prêtre devait impérativement des cendres dans le puits naturel pour bénir les eaux et

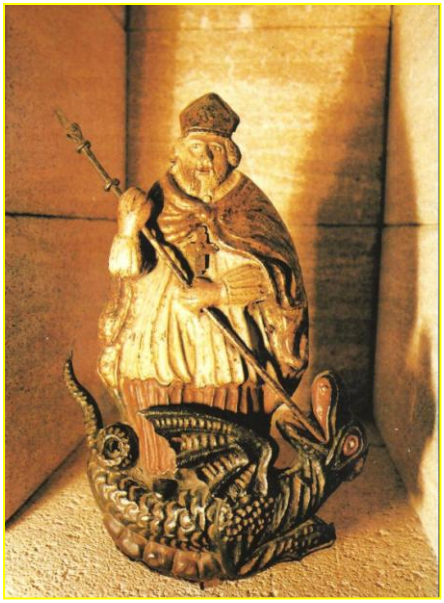
interdire au feu de la terre de se réveiller. A l'appui de cette origine volcanique, la rumeur courait qu'en 1775, lors du fameux tremblement de terre de Lisbonne, l'eau du Grand Laoutien s'était mise à bouillonner et prendre une teinte rougeâtre. On a signalé ce même phénomène, sans doute d'ordre sismique, à Bras, Tourves, Saint-Zacharie, et Roquebrune.

Le lac de Besse, atteignant trente mètres de profondeur, n'est qu'exceptionnellement à sec. Tel fut le cas en 1860 où l'on aurait trouvé sur un rocher cette inscription mémorable : *qui m'a vist a ploura, qui me veira plourera* (qui m'a vu pleuré, qui me verra pleurera), exprimant les dégâts d'une grande sécheresse et les dates correspondantes. Il semblerait d'après Jacques Seillé, historien des villages du Var, qu'en 1990 où le fond du lac se découvrit, on chercha vainement la pierre portant la fameuse inscription. Peut-être une belle légende de chez nous qui s'en va...

Les gours

Les étangs, souvent profonds, et les mares aux eaux croupissantes n'ont pas tellement bonne réputation dans le légendaire varois. Mieux vaut ne pas trop s'en approcher, par prudence et pour échapper à des sortilèges toujours possibles. Les gours de Bras et bien d'autres étangs de notre région sont suspectés d'avoir une origine maléfique, sur un même thème que l'on retrouve un peu partout. Il s'agit d'une punition divine infligée soit à des villageois irrévérencieux ou licencieux, soit à des paysans mauvais chrétiens, inhospitaliers ou, surtout ne respectant pas la trêve de grandes célébrations comme la Sainte-Marie-Madeleine ou la Sainte-Anne où l'on doit cesser de travailler pour aller à l'église. Un effondrement subit du village coupable ou une pluie diluvienne engloutissait ces mécréants au fond d'un gouffre ou d'un étang. On y entend encore la nuit les cris des damnés et les hennissements des attelages maudits. Seule une procession expiatoire à date fixe, souvent le 24 avril pour la Saint-Marc, pouvait empêcher la colère de Dieu de se manifester à nouveau ou apaiser le courroux des saintes que l'on avait offensées. On peut rattacher à ces légendes celles des *iero prefundado* de notre région, à Nans-les-Pins, Sainte-Maxime ou Évenos, dépressions circulaires naturelles où la croyance populaire voyait des aires à fouler le blé englouties pour punir des paysans sans religion.

Les marécages



Saint Hermentaire.

Les marais et leurs eaux pestilentielles sont devenus dans l'imaginaire provençal le repaire d'animaux hideux, serpents gigantesques et dragons mangeurs d'hommes. Les plantes aquatiques elles-mêmes, comme le nénuphar et ses fleurs magnifiques que l'on appelait l'herbe d'enfer, inspiraient la méfiance. Le célèbre dragon de Draguignan qui hantait les marais de la Nartuby, vaincu par saint Hermentaire, aurait été chassé de sa tanière d'Ampus par une inondation consécutive à des pluies diluviennes.

L'assèchement des marécages, les progrès de la science et pour d'autres la fin du paganisme ont nuit à l'existence des dragons qui ne font plus peur à personne, même pas aux petits enfants qui les ont apprivoisés ! Les marais sont souvent devenus des espaces protégés et l'on n'y craint plus les moustiques que les dragons crachant feu et flammes par leurs naseaux, empuantissant l'air de leur haleine infecte. Toutefois les fantasmes de nos anciens ne demandent qu'à se réveiller... Encore au début du vingtième siècle, la présence supposée d'un gigantesques serpent dans la zone humide du plan de La Garde et qui n'était qu'un canular, affola la population et mobilisa des groupes de chasseurs pour traquer et tuer ce monstre imaginaire !

Les puits

Les puits, en dépit de leur utilité, et les puits désaffectés en particulier, n'étaient pas non plus en odeur de sainteté. On faisait peur aux enfants, peut-être pour les dissuader de s'en approcher, en leur disant qu'il fallait se méfier des monstres cachés au fond, comme la garamaude, énorme serpent prêt à les dévorer, le basilic, sorte d'iguane dont le regard tuait sur place (on assurait même qu'il tombait raide mort en se regardant dans une glace) ou le babaou, créature imaginaire et épouvantable, un mot devenu synonyme de grande frayeur dans la région des Maures.

Pourtant une croyance populaire pour se débarrasser de verrues resta longtemps en usages dans nos campagnes. Il suffisait de jeter quelques

pois-chiches dans un puits et de vous enfuir à toutes jambes. Si vous courriez assez vite pour ne pas entendre le bruit des pois-chiches tombant dans l'eau, vous étiez guéri. Tant pis pour celui qui boirait l'eau du puits et attraperait vos verrues. Si vous ne courriez pas assez vite ou si le niveau de l'eau dans le puits était trop haut, vous deviez hélas garder vos verrues !

L'eau salée

Nous venons de passer rapidement en revue quelques aspects du folklore de l'eau dans notre département, mais il nous resterait à prendre en compte les légendes du bord de mer . Notre côte varoise ne manque pas d'histoires merveilleuses, de trésors et de villes englouties, de palais sous-marins auxquels on accédait par de mystérieux chemins, de nefs miraculeuses, de monstres marins et même amphibies, de dracs et d'ondines que l'on appelle plutôt des sirènes. Les poissons ont aussi leur folklore, mais le temps nous manque pour en parler.

Des légendes pieuses ont donné lieu par la suite aux bravades concernant plusieurs cités du littoral varois. Saint Tropez, sa tête et son buste ont inspiré des cérémonies plus ou moins dévotes. Saint François de Paule, le thaumaturge, accomplit à Bormes toute une série de miracles quand il vint de Calabre à la cour de France en 1481 soigner le roi Louis XI. Au Lavandou, il laissa la marque de son pied sur un rocher à fleur d'eau et redonna vie à des poissons que l'on allait mettre à frire. À Fréjus, il aurait débarqué de son navire debout sur son manteau qui lui servait de radeau. En somme, ce serait l'ancêtre des surfeurs et des véliplanchistes ! Cependant, des historiens prétendent qu'il n'a jamais abordé la côte varoise, ayant choisi Marseille pour se rendre plus vite en Touraine. Les détracteurs de légendes ne sont les amis ni du merveilleux ni du tourisme. Mais les légendes ont la vie dure...

Nous avons commencé cette soirée par une touchante et naïve histoire d'amour. Nous la finirons avec une autre, mais qui finit moins bien. Au large du cap Sicié, le Cithariste des anciens géographes, émergent deux étranges rochers de belle taille et difficiles d'accès, que l'on appelle Les Deux Frères. On leur a longtemps attribué la présence d'une pieuvre gigantesque dangereuse pour les baigneurs et les pêcheurs. Plusieurs légendes concernent l'origine de ces rochers. J'ai retenu celle-ci parmi celles que j'ai pu lire. Deux pêcheurs, deux frères du nom de Liparisse, vivaient autrefois sur ce rivage dans une parfaite harmonie digne de Castor et Pollux, une affection qui faisait l'admiration des gens du littoral jusqu'à La Ciotat. Une femme vint perturber cet amour fraternel sous la

forme d'une sirène sortie des flots. Elle apparut dans toute son enchanteresse nudité au plus jeune des frères pêcheurs et se plut à l'attirer par de prometteuses paroles accompagnées d'un chant mélodieux, irrésistible comme savent le pratiquer les sirènes. Séduit par tant de charmes, notre jeune et naïf pêcheur n'hésita pas à se mettre à l'eau pour la rejoindre.

Son frère aîné qui n'était pas loin, flaira le danger et le stratagème de la femme-sirène pour les séparer à jamais. Il appelle son cadet... Reviens, reviens, lui crie-t-il (un peu comme dans *La Chèvre de Monsieur Seguin*). Mais l'autre ne pense qu'à rejoindre la sirène... Alors le grand frère se jette à l'eau, nage vers lui pour tenter de le ramener. Mais rien n'y fait... Sur le point de se noyer, il appelle Apollon à son aide. Que les deux frères ne soient jamais séparés ! Et leurs membres se figèrent et ils devinrent les deux rochers que vous voyez à la pointe de Sicié... Depuis, les sirènes ont fait amende honorable et, touchées de cette union fraternelle jusque dans la mort, elles viennent la nuit chanter au pied des rochers une chanson d'amour, mais il faut avoir bonne oreille pour les entendre...